

# Pour une politique du signe. Avant l'expérience des constructivistes russes, socialisme et typographie étaient déjà, en France, des compagnons de route. L'exemple constructiviste

Le Monde | 21.01.85 | 00h00 • JÉRÔME PEIGNOT

TROIS auteurs de haute volée ont été, entre 1750 et 1850, des ouvriers typographes que l'exercice de leur métier a peu à peu transformés en écrivains engagés. À la façon de ces "constructeurs de livres" (selon la formule d'El Lissitzky), de tracts ou d'œuvres typographiques que sont les constructivistes russes. Ces écrivains sont Restif de La Bretonne, Pierre Leroux et Michelet.

Sous l'Ancien Régime, les ouvriers typographes portaient l'épée et, dans l'imagerie populaire, parce qu'ils savaient lire et écrire, ils passaient pour l'élite du monde ouvrier. Pour intellectuel qu'il fût, leur labeur n'en était pas moins harassant. Ce travail avait cependant l'avantage de faire d'eux des hommes d'autant plus aguerris pour le combat politique que leur souffrance, autant que leur intime connaissance de la langue - jusque dans les arrières-plans de sa construction, - les armait d'une puissance redoutable. Évoquant son travail épuisant de typographe à l'Imprimerie royale, Restif de La Bretonne écrit : "L'ouvrier supporte jour et nuit les plus durs travaux dont il sait que rien ne peut l'affranchir que la mort, dans l'espoir d'aller le dimanche à la guinguette boire du vin détestable et manger un ragoût de cheval équarissé avec le grossier et peu ragoûtant objet de son amour."

Marc Chadourne précise dans son livre (1) que "ces criantes injustices, il fallait être, pour les constater en attendant de les dénoncer et vouloir réformer, le compagnon Nicolas Restif payé cinquante sous par jour à l'Imprimerie royale, une geôle où tous les ouvriers étaient enfermés comme des animaux pour être lâchés aux heures des repas".

Des ouvriers plus exploités encore que d'autres mais aussi des travailleurs amoureux du bel ouvrage. Comme si, investis du pouvoir quasi magique de capter l'impalpable, en bonne logique, un typographe ne pouvait être qu'un artiste.

Si c'est tout naturellement que, d'ouvrier typographe qu'il était, Restif est devenu un écrivain, c'est entraîné par le même mouvement qu'écrivant il en est venu à élaborer une typographie à sa mesure. Dans les *Illuminés*, Gérard de Nerval nous décrit Restif composant lui-même Monsieur Nicolas : "Il avait pour système d'employer dans le même volume des caractères de diverses grosseurs, qu'il variait selon l'importance présumée de telle ou telle période. Le cicéro était pour la passion, pour les endroits à grand effet, la gaillarde pour le simple récit ou les observations morales, le petit-roman concentrait en peu d'espace mille détails fastidieux mais nécessaires. Souvent, pour marquer les longues et les brèves, il employait dans le milieu des mots soit des majuscules, soit des lettres d'un corps inférieur." Quand on sait d'où Restif vient, elle est belle cette volonté que l'écrivain manifeste de, typographiquement parlant, serrer la vie et, partant, la souffrance de toujours plus près. Lisant les livres qu'il a lui-même composés à partir des principes typographiques qu'il a définis, il semble que l'on perçoive le frémissement d'existences d'êtres d'autant plus libertins qu'ils étaient déchirés.

Quant à l'homme engagé, c'est à un historien soviétique commentant l'œuvre de Restif que revient le mérite d'avoir, le premier, souligné l'originalité de son idéologie. "Chez lui, dit-il, le socialisme ne demeure pas dans le domaine abstrait, mais il veut le voir mis en pratique et fait de la propagande pour ses idées... Il ne considère pas le socialisme comme froid, irréductible et stationnaire, mais comme un mouvement qui se développe actuellement." Restif, un constructiviste avant la lettre ? De toute façon, que Restif ait été un penseur révolutionnaire est incontestable. Il en a témoigné, ne serait-ce qu'avec le *Paysan pervers*, ouvrage grâce auquel Pierre Leroux voyait en lui non seulement l'inventeur du phalanstère dont Fourier se prétendait l'initiateur, mais aussi "un précurseur de nos socialistes".

Après Restif de La Bretonne, Pierre Leroux, justement. Curieux tout de même que cet inventeur du mot socialisme ait été, lui aussi, typographe. À croire que ce métier va, comme fatalement, de pair avec l'engagement révolutionnaire. Ce n'est pas ici le lieu de rendre à ce très grand esprit, que Karl Marx appelait "le génial Leroux", Michelet "l'illustre ouvrier", et à qui George Sand a rendu un hommage marqué, à ce compagnon de Victor Hugo en exil à Guernesey, la place qui est la sienne, au tout premier rang parmi ceux qui ont forgé le socialisme. Il importe surtout d'insister sur sa contribution au soulagement de l'oppression qui pèse sur les travailleurs, dont, parce qu'il fut l'un des leurs, Leroux connaît parfaitement la condition. Sa vie d'"ouvrier compositeur" devait le conduire à l'invention du pianotype, une machine qui, si Leroux était parvenu à en peaufiner le prototype, aurait été l'ancêtre de la monotype. Grâce à cet appareil, Leroux, à l'encontre de ceux qui s'opposaient, y compris par la force, à la modernisation de la typographie, n'aspirait qu'à délivrer les ouvriers d'un labeur sous le poids duquel leur vie était littéralement broyée. Cette exploitation devait par la suite inciter Leroux à une réflexion sur la condition ouvrière de son temps et, par-delà, à faire de "l'ouvrier à l'imprimerie composant les livres des autres" un authentique écrivain.

Parmi les précurseurs des constructivistes qui ont manifesté la volonté de confondre en une seule et même action leurs métiers de typographe, d'idéologue et de révolutionnaire, il faut encore citer Michelet, qui appartenait à une famille d'imprimeurs et qui, lui aussi, exerça ce métier.

Dans une lettre à Edgar Quinet, à qui il envoie le *Peuple*, il écrit : "Ce livre, je l'ai fait de moi-même, de ma vie, et de mon cœur. (...)"

Le vrai nom de l'homme moderne, celui de travailleur, je le mérite en plus d'un sens. Avant de faire des livres, j'en ai composé matériellement ; j'ai assemblé des lettres avant d'assembler des idées, je n'ignore pas les mélancolies de l'atelier, l'ennui des longues heures... Ce que j'ai de meilleur, sans nul doute, je le dois à ces épreuves ; le peu que valent l'homme et l'historien, il faut le leur rapporter. J'en ai gardé surtout un sentiment profond du peuple, la pleine connaissance du trésor qui est en lui : la vertu du sacrifice, le tendre ressouvenir des âmes d'or que j'ai connues dans les plus humbles conditions."

Le parcours de ces typographes-écrivains éclaire le travail de Mme Claude Leclanche. C'est parce qu'elle fait des constructivistes russes, qu'ils soient des auteurs de typographie ou de photomontage, de véritables "écrivains" que leur démarche à chacun s'explique à merveille et que se trouve dénoncée la beauté de leurs œuvres. Ces hommes et ces femmes animés d'un esprit révolutionnaire veulent contribuer, avec les moyens de leur art, à modifier en profondeur la société dans laquelle ils vivent. Dans leur esprit, la transformation radicale des formes va de pair avec la modification du discours, lequel doit être revêtu d'un pouvoir non plus seulement de conviction mais d'entraînement.

En d'autres termes, le parti de Mme Leclanche se distingue de celui qu'adoptent généralement les critiques d'art, qui, dès qu'il est question de l'avant-garde historique, la revendiquent comme relevant de leur seule compétence. Un comportement aussi spécieux que celui des typographes professionnels, qui s'obstinent à ne voir dans la typographie que le produit d'un travail plastique. Comme s'il était possible de considérer quelque typographie que ce soit sans tenir compte du propos qu'elle véhicule.

" La langue russe, écrit Claude Leclanche, confondant dans un vocable unique - pisat - les verbes " écrire " et " peindre ", il est apparu naturel aux constructivistes de réunir dans une même étude, lettres (mécaniques) et images (automatiques). " En d'autres termes, ce n'est pas par hasard si c'est un Russe, en l'occurrence Lissitsky, qui, le premier, s'est écrié que " le nouveau livre demande un nouvel écrivain ". Cette affirmation, si le révolutionnaire la profère, c'est parce qu'il y a été incité par la configuration même de sa langue.

Avec leurs œuvres, les constructivistes s'inscrivent dans le souhait que, dès 1913, formulaient Khlebnikov et Maïakovski, qui réclamaient pour le poète le droit " d'attribuer un sens aux mots selon leur caractère graphique et phonique " et la liberté d'utiliser à des fins poétiques même les lettres et les nombres isolés, les signes de l'alphabet étant considérés comme " une composante de la pulsion poétique ". Est-ce à dire que, bien que dans leur familiarité quotidienne, comme nous, les Russes créditent leurs caractères cyrilliques d'une plastique envoûtante ? Toujours est-il que les constructivistes trouveront en eux le courage de lancer un défi au goût bourgeois pour proposer " une nouvelle typographie de masse orientée vers le changement des mentalités ", pour reprendre la formulation de l'auteur.

Cette fois, on le constate, cette fusion à laquelle les écrivains engagés du XIXe siècle n'avaient pas même osé songer et qui voit le typographe et le militant confondus en un seul et même homme se trouve accomplie. On n'avait pas, jusqu'ici, et ce livre nous le fait admirablement saisir, dénoncé l'importance de l'évènement. Dans la mesure où ils font référence au monde des concepts, les mots ne sont-ils pas l'occasion d'une certaine déviation du message qu'ils transmettent ? À la faveur de la lecture des livres et des tracts constructivistes, ce ne sont plus seulement ces mots qui nous parlent, mais quelqu'un ; quelqu'un qui, par les nerfs et par le sang, nous entretient de ce qui le préoccupe et nous concerne au premier chef : notre vie et notre liberté.

Il y a plus encore. Ces textes sont l'occasion, pour le lecteur cherchant à saisir le sens qui y est enfermé, de comprendre que c'est à lui de le façonner. Dès lors, le processus ordinaire de l'échange aboli, il est remplacé par une mobilisation effective au profit de la cause révolutionnaire. Qu'il s'agisse d'œuvres d'art ou de textes littéraires, il n'est aucun discours qui puisse prétendre avoir atteint une telle efficacité.

Évoquant la fin du constructivisme telle qu'elle ressort du pavillon de Cologne, à l'exposition internationale de la presse de 1928, dont Lissitzky et Senkine avaient la charge, Mme Leclanche écrit : " Le visiteur écrasé par la monumentalité de l'ensemble, submergé de textes et d'images, bombardé de signaux lumineux, plongé dans un environnement photo - typo-électromécanique - qui échappait à son contrôle, n'était plus en mesure d'exercer la participation active et créatrice que réclamait l'idéologie constructiviste. " Au vrai, le moment n'est guère éloigné où, après avoir pris appui sur eux, l'appareil d'État soviétique ne verra plus dans les produits du constructivisme que des émanations d'un art bourgeois décadent. Si les constructivistes ont contribué à l'établissement du socialisme, ils ne sont pour rien dans son travestissement marxiste-léniniste et son avatar stalinien. Comme le prouve non seulement l'hostilité mais l'acharnement dont le pouvoir soviétique fera preuve à leur égard.

Il est intéressant de comparer ce à quoi, au regard du mouvement constructiviste russe, a abouti l'esprit du Bauhaus. Il est difficile de nier que, de l'univers de Herbert Bayer à l'univers de Frutiger, les dessinateurs de lettres, tout comme les typographes et les metteurs en pages, n'ayant visé qu'à l'élaboration d'une typographie soi-disant plus lisibles et plus " rationnelle ", nous avons assisté à un appauvrissement généralisé. Emboîtant ensuite le pas aux artistes du Bauhaus, les graphistes travaillant essentiellement au service de la publicité, la déperdition s'est encore accentuée. Aujourd'hui, compte tenu des impératifs propres à la photocomposition, impératifs auxquels, faute de moyens économiques suffisants, la majeure partie des pays, même occidentaux, n'a pas encore pu faire face, on en vient à compromettre l'alphabet dans son intégrité. Avec ce rapprochement, je voulais attirer l'attention sur le fait que le seul moyen de redresser la situation où nous sommes est de faire appel au procédé dialectique qui caractérise le travail des constructivistes. Tout en tenant compte des possibilités offertes par les nouvelles techniques d'impression qui venaient d'apparaître, ils ont mis sur pied une forme de raisonnement à laquelle on ne saurait opposer une argumentation qui vaille. Celle-ci est d'autant plus forte qu'elle a donné naissance à des œuvres dont la beauté ne saurait être remise en question. Il n'est donc que de penser droit, d'une manière authentiquement révolutionnaire, et la typographie suivra.

(1) Bulletin de L'Académie des Sciences d'URSS ainsi que dans la Pensée, mars-avril 1958. Réf. Marc Chadourne.